

Dominique TORABI

De Voltaire au Coran

De la publication de *Voltaire et l'islam* en 1974 à celle du premier volume de la traduction française du Coran en 2001, c'est incontestablement un itinéraire rigoureusement tracé qui a conduit durant trente ans les pas de Javād Ḥadīdī. Cet itinéraire, aurait-il pu le prévoir lorsque, en 1951, fraîchement émoulu de Qom, il s'était lancé dans l'étude approfondie de cette langue dont il se plaisait à rappeler, avec un sourire, qu'elle était alors considérée comme une « langue de fille » : les demoiselles bien nées de la bonne bourgeoisie téhéranaise l'étudiaient sur les bancs de l'école Jeanne d'Arc ou de l'université. Une licence de littérature française était certes réputée de bon ton, mais faisait petite figure auprès des « vraies » études, celles qui formaient des médecins ou des ingénieurs en pétrochimie.

Il aura donc fallu à Javād Ḥadīdī bien de la persévérance et un certain goût du défi pour vouloir démontrer que l'étude de la littérature française pouvait, en définitive, conduire à la réalisation d'une exigence fondamentale : l'édification tou-

jours renouvelée de la gloire de l'Iran. Avec, en corollaire, un objectif bien plus personnel : se prouver à lui-même que le choix qu'il avait fait était le bon et qu'il ne l'éloignait pas de ses origines.

Pour ce faire, loin de se contenter d'une banale thèse de doctorat où il aurait disséqué, comme tant d'autres, une œuvre obscure ou un auteur inconnu, il affronte Voltaire et entreprend, sous la direction d'Etiemble, de traiter un sujet pour le moins sulfureux : Voltaire et l'islam. Pour qui connaît le *Mahomet* de Voltaire, et la place qu'on lui attribue d'ordinaire dans la pensée du philosophe, il n'y a guère là de quoi fournir la matière ne fût-ce que d'une page originale. La question est entendue depuis bien longtemps, et Voltaire posé une fois pour toutes en contempteur du « mahométisme ». Or, Ḥadīdī va démontrer que les choses sont plus nuancées qu'elles ne le paraissent, et qu'il est arrivé à Voltaire de « se réconcilier avec Mahomet », pour reprendre la formule de l'introduction de *Voltaire et l'islam*. A travers une analyse rigoureuse des écrits de Voltaire sur l'islam, analyse appuyée par une connaissance indiscutable des textes du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècles sur le sujet – l'islam faisait, alors comme aujourd'hui, les beaux jours des éditeurs français – Ḥadīdī démontre que, malgré les retentissants éclats de *Mahomet* et du *Dictionnaire Philosophique*, Voltaire reconnaît au Prophète de l'islam des vertus qu'il ne trouve pas dans le christianisme. Mieux encore, « la connaissance de l'islam a eu une part... dans la philosophie de Voltaire ».

C'est très précisément cette veine que Ḥadīdī exploitera tout au long de sa carrière de comparatiste : la littérature française va être le miroir dans lequel il cherchera, de siècle en siècle, le reflet de la culture persane. Articles et études se succéderont, pour culminer dans un ouvrage paru en 1999, en persan puis en français, *De Sa'dī à Aragon*. Reprenant méticuleusement tout l'historique des relations culturelles entre la

France et l'Iran durant trois siècles, il dresse un état extrêmement précis de l'apport de la Perse à la littérature française. Tableau qui ne laisse pas d'être très coloré, car l'auteur, cédant bien souvent à son goût pour la narration, résiste rarement au plaisir de raconter des histoires... toujours édifiantes comme il se doit. L'ouvrage se lit ainsi comme le roman d'un fascinant jeu de séduction entre deux peuples qui, par delà les distances, « sympathisent merveilleusement », pour reprendre le mot du jésuite Alexandre de Rhodes cité par Ḥadīdī dans la conclusion de son livre (p. 520).

Javād Ḥadīdī n'oubliait en effet jamais que, si les Français avaient été séduits par les Persans, ils les avaient également séduits à leur tour. Cette culture française qui le passionnait, elle avait aussi sa place dans l'histoire de l'Iran, au moins depuis le début du XIX^{ème} siècle : quelques articles publiés par lui dans *Luqmān* font état de ses recherches dans ce domaine. Là encore, et même si le propos paraît s'inverser, il est en réalité tout entier au service de l'idée maîtresse : démontrer que l'intérêt pour la culture française est aussi un aspect de l'iranité.

Parallèlement à ses travaux sur la littérature, J. Ḥadīdī poursuivait des recherches personnelles sur le Coran qui devaient le conduire à entreprendre la traduction française du livre sacré. Sans entrer dans le détail d'un travail qui fait l'objet d'un article du présent *Hommage*, nous voudrions y voir, pour notre part, le métaphorique rempart contre la séduction : contre le danger de dépossession que représente toujours la plongée dans une culture étrangère fascinante, J. Ḥadīdī avait mis en œuvre de nombreux recours. Le dernier qu'il aura choisi aura été, en définitive, et par la voie de cette traduction du Coran, le retour vers l'Unité.